

Comment les petits-enfants de Juifs Polonais qui ont traversé l'Holocauste et l'immigration perçoivent leur histoire familiale et leur identité

How the grand-children of polish Jews who went through the Holocaust and immigration perceive their family story and their identity

Hélène Oppenheim-Gluckman et Daniel Oppenheim



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/bcrfj/6585>
ISSN : 2075-5287

Éditeur

Centre de recherche français de Jérusalem

Édition imprimée

Date de publication : 31 décembre 2011

Référence électronique

Hélène Oppenheim-Gluckman et Daniel Oppenheim, « Comment les petits-enfants de Juifs Polonais qui ont traversé l'Holocauste et l'immigration perçoivent leur histoire familiale et leur identité », *Bulletin du Centre de recherche français à Jérusalem* [En ligne], 22 | 2011, mis en ligne le 25 mars 2012, Consulté le 30 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/bcrfj/6585>

Ce document a été généré automatiquement le 30 avril 2019.

© Bulletin du Centre de recherche français à Jérusalem

Comment les petits-enfants de Juifs Polonais qui ont traversé l'Holocauste et l'immigration perçoivent leur histoire familiale et leur identité

How the grand-children of polish Jews who went through the Holocaust and immigration perceive their family story and their identity

Hélène Oppenheim-Gluckman et Daniel Oppenheim

- 1 Dans cet article, nous avons cherché à mieux comprendre comment se situent les petits-enfants de Juifs venus de Pologne en France ou en Israël par rapport à leur histoire familiale et à leur identité et si les caractéristiques de ces deux pays les ont influencées. Nous avons eu des entretiens avec vingt-cinq d'entre eux en France et onze en Israël¹. Les thèmes suivants ont été abordés : connaissance et représentation de l'histoire familiale et particulièrement de celle des grands-parents (avec leurs références idéologiques, religieuses, politiques, culturelles), modalités de la transmission, valeurs transmises, effets de cette histoire sur leurs façons d'être et leur identité, leurs choix de vie professionnels et amoureux, leur rapport au judaïsme ; ce qu'ils souhaitent transmettre à leurs enfants, le regard qu'ils portent sur le pays d'accueil, sur la Pologne, sur l'Allemagne, et, pour les Français, sur Israël. Nos interlocuteurs présentaient une diversité d'histoires familiales, de parcours, d'âge (20-55 ans), de situations familiales, sociales, professionnelles.

Les entretiens en France

Le processus de transmission

- 2 Certains ont subi les effets du silence et des non-dits, d'autres ceux de récits traumatisants, d'autant plus violents qu'ils étaient parfois racontés de façon prématurée et répétée, d'autres ont été confrontés au désir de transmettre de leurs ascendants et à la mise en récit de l'histoire familiale, d'autres à une « transmission pudique », sans secrets et non-dits mais sans récit tant que l'enfant ne se sentait pas prêt à le recevoir. Mais quels qu'aient été le choix et la position, consciente ou inconsciente, des grands-parents ou des parents, aucune façon de transmettre, de dire ou de ne pas dire, n'a évité aux petits-enfants un certain trouble et la nécessité de se réapproprier l'histoire dont ils étaient issus à partir de leur propre démarche.
- 3 À cause de la Shoah, la transmission de l'histoire familiale n'a pas pu être, dans la plupart des cas, à la hauteur de ce que chacun en attendait, quels qu'aient été l'attitude des grands-parents et des parents et le désir des petits-enfants. Les entretiens montrent le trouble des petits-enfants face à cette transmission : brouillage des repères temporels, incapacité partielle à entendre et à mémoriser, sentiment d'abstraction et d'irréalité. Parfois les récits de la Shoah ou des persécutions les confrontaient à une autre image de leurs grands-parents et faisaient vaciller, même un court instant, les codes habituels de la relation avec ceux-ci, provoquant un sentiment d'étrangeté. Les petits-enfants oscillaient alors entre le sentiment du familier et de l'étrange, du proche et du lointain, troublés par leur coexistence.

Une Pologne lointaine, un appui partiel sur la France

- 4 Quels que soient les modalités de la transmission et les liens des parents avec la Pologne actuelle, la majorité des « troisième génération » est en difficulté pour penser de façon vivante et concrète la vie de leurs grands-parents d'avant l'exil et leur lieu d'origine. Pour plusieurs d'entre eux, le récit des grands-parents sur leur vie en Pologne est perçu comme une fiction. Ce sentiment d'irréalité et de lointain est dû à l'exil, à la disparition de la vie juive dans ce pays et au poids de la Shoah dans l'histoire familiale. La Shoah, en faisant disparaître le judaïsme en Pologne, a figé son histoire. La plupart des « troisième génération » n'ont plus accès à une représentation d'une partie de la vie et des façons d'être de leurs ancêtres et de leurs grands-parents, quel qu'ait été le contenu des récits de ces derniers. Certains prennent acte de la coupure radicale avec la Pologne de leurs ancêtres et l'acceptent en s'appuyant sur leurs références actuelles et une vision suffisamment évolutive de leur histoire familiale.
- 5 D'autres, par contre, cherchent à annuler cette rupture et à s'inscrire dans une continuité de l'histoire familiale au-delà de la Shoah et de l'exil. Pris dans un télescopage temporel entre passé et présent, ils s'appuient sur des bribes de l'histoire familiale, parfois mythiques, pour faire revivre à travers leurs engagements ce qu'incarnaient à leurs yeux leurs grands-parents et les valeurs qu'ils portaient. Quelques-uns ont pris contact avec la Pologne actuelle par des séjours touristiques ou universitaires et ont cherché ainsi à dépasser une vision mythique et schématique de ce pays. Beaucoup ont surtout perçu le

rejet de ce pays par leurs grands-parents ou l'amertume de ceux qui y sont retournés après 1945.

- 6 Confrontés à la disparition du monde dans lequel leurs grands-parents ont vécu et à une part importante des références qui furent les leurs (ceux des Juifs de Pologne, et pour quelques-uns celui du communisme), ils ne trouvent curieusement qu'un appui partiel dans les références de la France – qu'ils partagent avec leurs ascendants –, pays dans lequel, pourtant, ils se sentent intégrés, qu'ils reconnaissent comme le leur socialement et culturellement et qui présente une permanence pour leur famille depuis trois générations. Par rapport aux lieux et à l'époque où les grands-parents ont vécu des expériences dramatiques, la France et la vie après la guerre leur apparaissent si « banales » et si proches qu'elles ne sont pas une source de questionnement. Par ailleurs, l'intégration en France fut pour les grands-parents l'objet d'un combat dont ils ont perçu les éléments contradictoires : d'un côté le désir d'intégration et de réussite sociale pour eux mais surtout pour leurs enfants, de l'autre la crainte d'effacer les références auxquelles ils tenaient. Certains des grands-parents qui ont vécu la guerre en France ont un rapport ambivalent à ce pays qui ne les a pas protégés, et ce rapport transparait dans les entretiens, même si les récits des petits-enfants contrebalancent cette critique par l'évocation de ceux qui ont aidé leurs ascendants. La résurgence actuelle de l'antisémitisme rend plus fragile le sentiment d'enracinement en France, le sentiment de permanence et l'appui qu'ils peuvent y trouver psychologiquement.

Impact de l'histoire des grands-parents sur l'identité subjective des descendants

- 7 Chacun a pris des fragments du judaïsme que les grands-parents leur ont semblé incarner. Certains essayent de l'accrocher à ce que le judaïsme actuel propose (l'engagement communautaire, religieux, la référence à Israël). D'autres en ont fait uniquement une histoire familiale et privée. Mais aucun n'a totalement renoncé à cette référence identitaire. Même s'ils ne savent pas quel contenu lui donner, elle est au moins une mémoire qu'ils se sentent le devoir de connaître et transmettre.
- 8 Les grands-parents incarnaient le judaïsme. Tant qu'ils étaient en Pologne, ils étaient juifs dans un monde dont les références étaient assez homogènes, quelles qu'aient été les conditions dans lesquelles ils vivaient. L'assimilation était un acte de rupture ou d'évolution volontaire par rapport à ce monde, de même que l'arrivée en France et le désir d'intégration. Ce monde juif homogène n'existait pas en France. La Shoah l'a fait disparaître en Pologne sans lui permettre d'évoluer avec l'ensemble de la société moderne. Les petits-enfants ont donc parfois du mal à savoir si la rupture de leurs grands-parents avec le judaïsme traditionnel et religieux et l'intégration en France furent la conséquence d'un acte volontaire, de l'évolution normale de la société moderne ou de la Shoah, ou des trois à la fois.

La relation au judaïsme pose problème dans tous les cas

- 9 La « troisième génération » est écartelée entre la relation complexe au judaïsme des grands-parents et des parents, le poids de la Shoah qui risque d'en constituer la référence

unique, le judaïsme actuel. Tous se demandent, chacun à sa manière, si le judaïsme risque de disparaître avec eux ou avec leurs enfants, s'ils risquent d'y contribuer par incapacité à lui donner un contenu et par leur acceptation passive d'un tel état de fait.

- 10 La confrontation à l'héritage des luttes menées à leur époque par certains des grands-parents rend le rapport au judaïsme des petits-enfants encore plus complexe. Leur engagement (le communisme, la laïcité, le sionisme des fondateurs d'Israël) a contribué à rendre fragiles les références du judaïsme, a ouvert aux valeurs universelles, et les petits-enfants y tiennent. Ils sont fiers de leurs grands-parents, de leur combat, mais aussi ambivalents et parfois en colère, car, en contrepartie, ils ne savent plus quel contenu donner à leur judaïsme.
- 11 Tous sont confrontés à la même question : à quoi être fidèle, par quels moyens, et de quelle façon ? Ils oscillent entre plusieurs origines possibles de leur histoire (la Shoah, l'arrivée en France, la rencontre des grands-parents, le « nouveau départ » de l'après-guerre, la Pologne « de l'avant ») et plusieurs images de leurs grands-parents. Ils ne savent plus dans quelle temporalité et dans quel monde se situent leurs grands-parents et leurs parents : ceux de l'avant du traumatisme, du traumatisme, du deuil, le temps présent et un futur possible, ou bien tous à la fois. Ils sont donc parfois pris dans la temporalité de l'avant et du traumatisme et dans le présent et le futur. Face au risque d'un judaïsme et d'une histoire familiale réduits à la Shoah, plusieurs positions subjectives apparaissent. Certains oscillent entre, d'un côté, un judaïsme aliénant car imposant une lecture de l'histoire familiale trop en lien avec la Shoah et, de l'autre, un universalisme qui leur permet de se situer hors de toute communauté d'appartenance, hormis la communauté humaine. D'autres s'appuient sur les références éternelles du judaïsme ou des moments particuliers de son histoire pour donner un contenu moins écrasant et plus vivant à cette identité et tenter d'éviter de se situer uniquement dans une histoire familiale dont l'origine serait la Shoah ou les persécutions. D'autres enfin décident de se réapproprier une identité juive par choix, d'être acteurs de cette identité pour qu'elle ne découle pas d'une désignation par les autres. Ils cherchent ainsi confusément les voies d'une refondation de l'histoire familiale qui n'a pas pu se faire auparavant.

Les entretiens en Israël

La transmission

- 12 Ils reconnaissent tous l'effort de l'État pour préserver la mémoire de la Shoah et développer la réflexion sur elle. Certains disent assumer totalement la nouvelle période de la vie de leur famille. Le passé, disent-ils, n'est pas oublié mais il est réduit à la Shoah, devenue objet de mémoire et référence identitaire nationale, événement historique qui les concerne autant que les autres Israéliens de leur génération. Israël leur apparaît comme le seul lieu authentique de la culture juive moderne, celle du *yiddishland* n'appartenant plus qu'au passé, celle de la Diaspora étant plurielle et surtout, à leurs yeux, liée à la culture de chaque pays. Les problèmes et les centres d'intérêt qui les concernent sont en rapport au présent et à la société israélienne. D'autres se perçoivent plus dans la continuité de leur histoire familiale, y trouvent un motif de richesse intérieure, sont plus touchés par les épreuves qu'ont connues leurs grands-parents, plus proches de leur vie d'avant la guerre. Le regard qu'ils portent sur l'histoire de leur famille

est aussi plus complexe : ils s'interrogent sur le bien fondé du choix de leurs grands-parents de venir en Israël, sur leur engagement idéologique, politique, ainsi que sur la diversité des façons d'être israélien et d'être juif.

- 13 Certains grands-parents ne peuvent ou ne veulent parler du passé, cela leur est trop pénible et ils ne veulent pas troubler leurs petits-enfants. D'autres disent que la mémoire du passé est une force mais qu'il est peu important de la transmettre dans les familles puisque l'État se charge de la préserver et qu'ils en sont ainsi déchargés.
- 14 La Pologne, pour beaucoup d'entre eux, reste le pays de la Shoah. Le monde dans lequel leurs grands-parents ont vécu avant la Shoah leur apparaît lointain, incompréhensible et de peu d'intérêt. La référence à Israël et le sentiment d'appartenance nationale leur donne suffisamment d'ancrage pour contrebalancer la rupture avec la Pologne et son aspect lointain et irréal. Aucun de ceux que nous avons rencontrés n'est dans une confusion temporelle ou cherche à figer le temps. Ils ont le sentiment que la transmission de l'histoire familiale est prise en charge par la collectivité et qu'elle ne repose pas uniquement sur eux. Ainsi, à 13 ans, tous les enfants, quelle que soit leur origine, doivent interroger leurs grands-parents ou leurs parents sur l'histoire de la famille et en rédiger un compte-rendu. Certains le font de façon scolaire, d'autres s'y engagent authentiquement et profondément. Ils visitent aussi les musées sur la Shoah, sur le ghetto de Varsovie, sur le procès Eichmann². L'école organise des voyages en Pologne, que les élèves préparent pendant plusieurs mois, voyages au cours desquels ils visitent les camps de concentration et d'extermination, et, parfois, les lieux où leurs grands-parents ont vécu. Nos interlocuteurs trouvent cette politique utile pour donner à l'ensemble des Israéliens des références communes. Mais certains craignent que la mémoire collective et générale vienne un jour supplanter la mémoire spécifique des familles et la transmission en leur sein des spécificités de leur histoire.

Construire son identité

- 15 Ils sont tous reconnaissant à leurs grands-parents d'être venus en Israël, que ce soit par idéal sioniste (même si certains se demandent ce qu'ils penseraient aujourd'hui de l'évolution du pays), pour fuir l'antisémitisme, la misère ou le *numerus clausus* universitaire. Quand le départ de Pologne s'est fait avant la guerre, ils font l'éloge de l'intuition qui leur a sauvé la vie et à laquelle ils doivent d'être nés. Ils expriment une grande admiration pour eux, qu'ils aient lutté les armes à la main contre les Nazis, pour l'État d'Israël, ou simplement pour une vie meilleure. Leur admiration peut être excessive quand leurs grands-parents, indépassables, concentrent toutes les qualités, incarnent l'image idéale du judaïsme. Mais le plus souvent ils sont lucides. Ainsi, les grands-parents furent certes des héros, ont perdu leur famille dans la Shoah, ont survécu aux camps, mais parfois se sont montrés plus tard de piètres parents, ont gardé leurs terreurs, et quelques-uns expriment même des opinions racistes anti-arabes. Ils sont conscients que les qualités qui ont permis à leurs grands-parents d'échapper à la mort ont pu devenir des défauts dans la vie quotidienne. Ils éprouvent pour eux des sentiments mêlés d'admiration, de fierté, d'incompréhension, de reconnaissance.
- 16 L'intégration des grands-parents dans la société israélienne a été très diverse. Ainsi, l'un a toujours refusé d'apprendre et de parler l'hébreu tout en incitant ses enfants à le parler, un autre n'a pu s'intégrer parce que trop marqué par ce qu'il avait traversé de la Shoah, ses peurs et ses comportements étant difficilement compréhensibles aux autres ; un autre

s'est totalement engagé dans les guerres de défense du pays. Quelques-uns regrettent que leurs grands-parents aient accepté les pressions du nouvel État de se couler dans le moule commun en renonçant à leur langue maternelle et à leur culture.

- 17 La rupture s'est faite avec le départ de Pologne et la venue en Israël ainsi qu'avec la Shoah. Peu parlent d'autres ruptures dans l'histoire familiale. Pour beaucoup, Israël apparaît comme le principal élément de la continuité de leur histoire familiale et de l'identité juive. En effet, leurs racines sont en Israël et non ailleurs, même si ce pays est jeune. Très peu d'entre eux pensent pouvoir vivre durablement dans un autre pays : ils se sentent totalement israéliens. Ils se considèrent tous Israéliens *et* Juifs, dans une relation d'équivalence ou de complémentarité bien que certains ne fassent pas de différence entre être Israélien et être Juif et que les autres ne se considèrent pas déchargés de la question de leur judaïsme par leur identité nationale. Tous se sentent intégrés dans la société israélienne et le sont.
- 18 Les différences entre ashkénazes et sépharades leur semblent très secondaires (et les mariages entre eux sont nombreux) par rapport à celles qui existent entre ceux qui ont connu la Shoah et ceux qui ne l'ont pas connue, entre ceux qui sont venus par idéal sioniste (pour construire le pays) et les autres, entre riches et pauvres, et surtout entre Juifs et Palestiniens.
- 19 La plupart ne se définissent pas comme religieux, même s'ils respectent les grandes fêtes, pour préserver la tradition disent-ils. Mais s'ils devaient vivre à l'étranger, ils observeraient davantage les rituels religieux pour garder leur identité juive, ce qui ne leur apparaît pas nécessaire en Israël, du moins pour ceux qui considèrent qu'être Israélien et Juif sont deux termes équivalents.

Conclusion

- 20 Il est complexe et difficile pour ces petits-enfants de se situer par rapport à leur histoire familiale et à leur situation présente. Leurs points communs sont importants, ainsi que leurs différences. Il faut tenir compte des caractéristiques personnelles des grands-parents – et des parents –, de celles de leur histoire individuelle et familiale, des raisons et des modalités de leur départ de Pologne, de la façon dont ils ont traversé la guerre et la Shoah, mais aussi de l'après-guerre, ainsi que de la façon dont ils ont transmis, ou pas, leur histoire. Il existe des différences importantes entre les descendants des Juifs de Pologne en France et en Israël. Elles découlent des raisons qui ont guidé ce choix (sionisme ou attraction pour le pays des droits de l'homme, par exemple) mais surtout de la politique du pays envers le passé et la mémoire de la Shoah, envers les immigrés, et des conditions de vie dans le pays (lutte pour sa survie en Israël, situation du judaïsme, différenciations sociales et identitaires).

NOTES

1. Les entretiens réalisés en France ainsi que certains réalisés en Pologne ont été publiés dans H. Oppenheim-Gluckman et D. Oppenheim *Héritiers de l'exil et de la Shoah, entretiens avec des petits-enfants de Juifs venus de Pologne en France*, Ramonville Sainte Agne, Eres, 2006.
 2. *Yad Vashem* et les musées des kibboutz *Beit Lohamei Haghetatot* et *Massuah*.
-

RÉSUMÉS

The purpose of this paper is to better know how adult grand-children perceive their family history when their grand-parents have gone through major ordeals such as Holocaust and exile; what consequences these events and the way they have been transmitted have on their sense of identity and on their choices in their life. The grandchildren show a great diversity in the way they perceive their family history, their heritage, their identity, and they build their own life. Their grandparents who have gone through the Holocaust and immigration have transmitted trauma, sometimes a long lasting one, but also positive values and complex identity landmarks. Comparisons between these findings in France and Israel and those in other countries – such as Germany –, but also with those who have remained in Poland would be particularly interesting.

INDEX

Keywords : trauma, grandchildren, third generation, Polish Jews, Immigration, Holocaust, France, Israel, transmission in families

Mots-clés : traumatisme, petits-enfants, troisième génération, Juifs polonais, immigration, Shoah, France, Israël, transmission familiale

AUTEURS

HÉLÈNE OPPENHEIM-GLUCKMAN

Docteur en médecine, PhD, psychiatre et psychanalyste, Paris, Institut Marcel Rivière (78 La Verrière) et INSERM U 669 (Paris), France. Elle a publié sept livres. Le dernier : *Lire Ferenczi, un disciple turbulent*, Paris, Éd. SPF-Campagne Première, 2010. Sur le sujet : *Héritiers de l'exil et de la Shoah, entretiens avec des petits-enfants de Juifs venus de Pologne en France* (avec H. Oppenheim-Gluckman, Eres, 2006).

DANIEL OPPENHEIM

Docteur en médecine, Ph.D, psychiatre et psychanalyste (Paris), Daniel Oppenheim a travaillé pendant 25 ans dans le service de pédiatrie à l'Institut Gustave Roussy sur le Cancer (Villejuif).

Unité INSERM 669. Il a publié dix livres, dont les derniers sont *Aider l'enfant et ses parents à traverser l'épreuve du cancer* (De Boeck 2010) ; *Là-bas la vie* (Seuil 2010) ; et sur le sujet : *Héritiers de l'exil et de la Shoah, entretiens avec des petits-enfants de Juifs venus de Pologne en France* (avec H. Oppenheim-Gluckman, Eres, 2006).